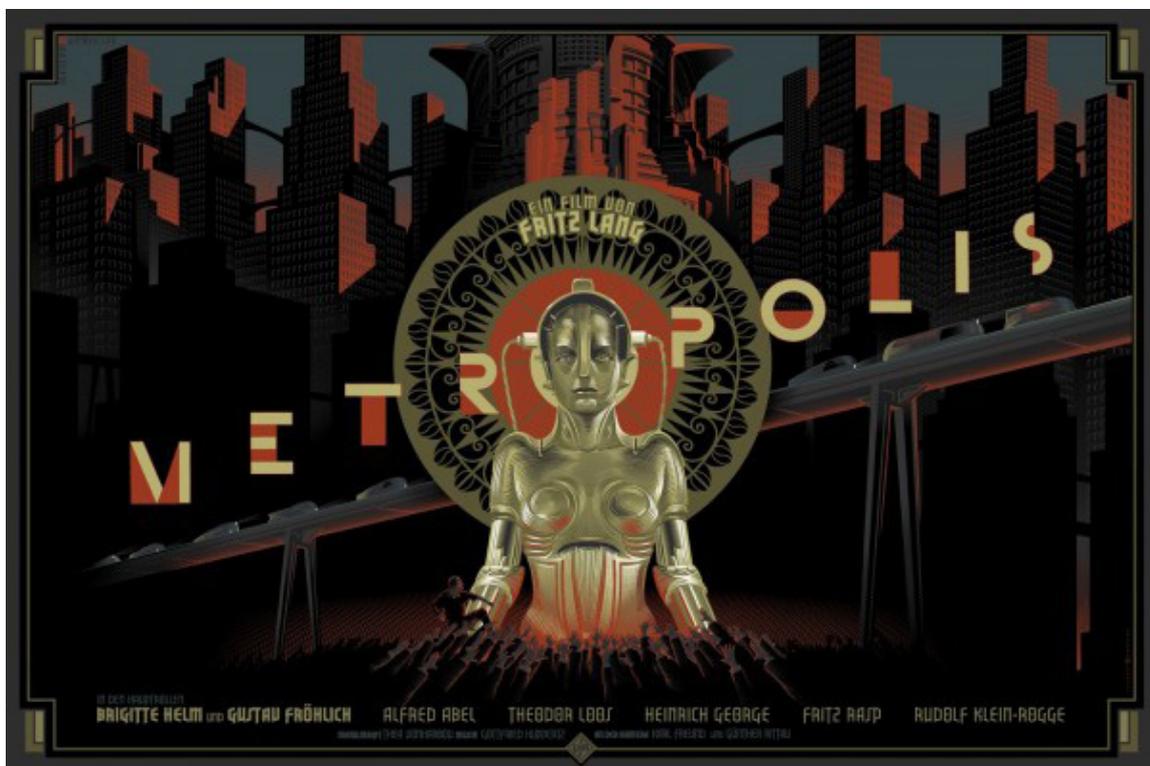


LAURENT DURIEUX

Laurent Durieux, une pépite (trop) bien cachée



De ses modestes bureaux bruxellois, il crée des œuvres qui s'arrachent par centaines en quelques secondes aux États-Unis. Star là-bas, même pas étoile ici, rencontre inédite avec un artiste qui ne "s'affiche" pas.

En février dernier, Laurent Durieux vendait 5.000 de ses sérigraphies lors d'une exposition qui lui était consacrée à Austin (Texas), dans la galerie Mondo qui l'a fait connaître de tous les collectionneurs d'affiches, aux Etats-Unis du moins. Parce qu'ici, en Belgique, son nom n'évoque généralement pas grand-chose, pour ne pas dire rien du tout. Et pourtant... Laurent Durieux est un maître dans la création d'affiches en sérigraphie. Ses oeuvres, qu'il dessine à la main sur une palette graphique, sont imprimées manuellement, aux USA toujours, et en série limitée faisant de chacune d'elles une pièce de collection. Une affiche n'est jamais l'autre. Si depuis deux ans et demi, Laurent Durieux ne voit pas son carnet de commandes désemplir et n'ose plus compter le nombre d'heures fixé à sa palette, ce ne fut pas toujours le cas. À 43 ans, il a connu une autre carrière. Ancien étudiant de la Cambre, dont il ne fut pas diplômé suite à quelques déboires – il se qualifie lui-même de fameux cancre – il s'est lancé dans le métier de la communication graphique. Un «mercenaire», comme on en connaît tant, au service des clients dans le domaine de la pub et de l'édition. Selon ses propres termes, «des commandes sans intérêt autre que celui de me faire vivre, ma famille et moi... ce qui est déjà très bien évidemment mais un jour, j'en ai eu marre, j'ai décidé de travailler aussi pour moi. Pendant 5 ans, j'ai bossé tous les soirs sans être payé, juste pour faire les choses que je rêvais qu'on me commande.» Son thème de prédilection était, et reste, un monde rétro-futuriste, plus brillant, «peut-être même un peu naïf», avoue-t-il. Fidèle à cet univers, c'est dans ce sens qu'il crée une affiche de «François à l'Américaine» (Jacques Tati) repérée lors d'un festival et qui le conduira à travailler sur un court-métrage en images de synthèse produit par Jean-Jacques Beineix («37°2 le matin») et Canal +. «Hellville fut un beau flop. Je ne ferai plus jamais de film d'animation, sauf si Pixar m'appelle directement». Il sourit en disant cela mais quand on prend conscience de son succès actuel, la chose paraît beaucoup moins invraisemblable. Aussi catastrophique soit l'expérience, il ne nie pas, cependant, que tout est parti de cette époque-là. Plus ou moins au même moment, il voit ses travaux publiés par le très réputé magazine international «Lürzer's Archive» qui le nomme parmi les 200 meilleurs illustrateurs au monde de l'année 2011. «Depuis, tout s'est enchaîné de 15 jours en 15 jours. Et cela n'a plus cessé depuis.» L'engouement

pour son travail est de plus en plus fort. Il devient l'un des premiers illustrateurs engagés à travailler sur l'univers de Schulz, avec son Snoopy. Les poissons sont ferrés dans la famille des collectionneurs américains où les informations tournent rapidement. Il est repéré par la Mondo Gallery (Texas), spécialisée dans le marché des sérigraphies sur le thème du cinéma qui, comme épreuve de passage, lui demande de réaliser une sérigraphie du dessin animé «The Giant Robot» (Le Géant de fer). «Sincèrement, j'ai trouvé ça dégueulasse. C'était très difficile car ce thème avait déjà été abordé souvent et très bien. Après réflexion, je me suis concentré sur une image qui ferait rêver. J'ai juste pris une scène où l'on perçoit que ce film est en fait un film sur l'écologie. Le succès fut inattendu et phénoménal. J'avais réussi mon examen.»

Le détail qui tue

C'est ce qui fait son succès, la mise en avant d'un détail d'un film, d'une scène. «Contrairement aux illustrateurs américains, je ne vois pas l'intérêt de faire un trombinoscope du film et de tout montrer. Je préfère me concentrer sur un élément bien précis qui symbolise à lui seul tout le sens du film. C'est une manière de faire très européenne que n'ont pas les Américains qui manquent parfois un peu d'imagination. Comme je ne veux pas faire ce qui a déjà été fait, je vais chercher plus loin.»

Parmi ses meilleurs exemples (et il y en a à la pelle): l'affiche de «Jaws» (Les dents de la mer). Demandée par Mondo, cette commande lui parut d'abord être une mission impossible, l'affiche originale étant déjà tellement forte. «J'ai pas mal cogité et j'ai décidé ceci: pas de requin, pas de bateau, pas de sang et un minimum de flotte. J'ai fait une carte postale montrant le point de vue du maire: il n'y a pas de danger. Mais si vous regardez mieux, le requin est bien présent. La seule tache noire de l'image est un aileron de requin parmi les quartiers du parasol. Comme dans le film, le requin est une menace invisible.» Ce projet subjugué définitivement Mondo et bien d'autres. Spielberg notamment commande 25 exemplaires de la sérigraphie, pour lui et ses proches. Quand ce n'est pas Spielberg, c'est Robert Downey Junior qui collectionne ses oeuvres ou Paul Thomas Anderson qui lui écrit pour lui déclarer son admiration. Laurent Durieux a trouvé la clé. Dorénavant, ses sérigraphies auront ce souci du détail, ce qui demande beaucoup de recherches en amont. Mais il ne compte plus les heures, ni celles de son frère jumeau, son

alter ego, Jack, avec qui il travaille. Lui aussi graphiste et illustrateur, il se charge entre autres de toutes les typographies pour les affiches de Laurent. «Laurent ne sait pas travailler dans l'isolement. Il a besoin d'un feedback et je suis là pour ça. Nous n'avons pas besoin de parler pour nous comprendre, nous sommes assez fusionnels. Afin de le laisser travailler librement, je me charge aussi de tout ce qui concerne la communication. J'ai en quelque sorte le rôle d'agent en plus de mon travail de création», explique Jack.

L'aventure Schuiten

Il y a quelques jours seulement, sur sa page Facebook, Laurent Durieux publiait l'image de son travail avec son idole, François Schuiten. Ils ont réalisé à quatre mains l'affiche, qui sera aussi vendue en sérigraphie, pour le festival Ars Musica. L'un et l'autre ne tarissent pas d'éloges réciproques. Pour Laurent, François Schuiten est une idole depuis son adolescence. «Quand François m'a appelé pour me dire qu'il voulait dessiner l'affiche avec moi, ce fut l'un des plus beaux jours de ma vie. C'est un véritable prince», déclare-t-il. Quant à son idole d'expliquer longuement à quel point il est admiratif du travail de Laurent dont il a suivi l'évolution. «Je suis admiratif de sa maîtrise de la technique, de sa sophistication et de son interprétation. Il m'a fait avancer. Avec Jack, ils forment une sorte de monstre bicéphale, un monstre de talent. Heureusement que les USA savent reconnaître cela. Ce n'est malheureusement pas le cas ici. En Belgique, nous sommes en retard et la qualité n'est pas toujours ce qui prime. Et il faut être reconnu à l'étranger avant qu'on se décide à surmonter notre complexe de Belge et à ouvrir les yeux sur nos talents.» Précisément à cause de cette méconnaissance dans nos contrées de ce type d'art, Laurent et Jack ont récemment créé leur propre galerie, sur le modèle de Mondo: Nautilus, destinée au marché européen. La première vente a eu lieu il y a deux semaines: une sérigraphie inspirée de Jules Verne, «A journey to the centre of the earth» (Voyage au centre de la terre). Les futures ventes seront annoncées sur les réseaux sociaux. Soyez à l'affût, les sérigraphies de Laurent Durieux remportent des records de vitesse en termes de disparition des stocks. Sachez que récemment, il a dû, la mort dans l'âme, refuser de réaliser 5 sérigraphies d'Iron Man pour Marvel – trop de travail...

Mélanie Noiret
L'Echo – 3 mai 2014